VOL. LIII

SAINT-BONIFACE, MANITOBA, 23 JANVIER 1924

ABONNEMENTS

Canada, par année $1.00
Etats-Unis, par année 1.50
Europe, par année 2.50

Tarif des Annonces

Par pouce ....50 sous

ANNONCE LEGALES

1ère insertion, parligne ......12 sous
Chaque insertion subséquente 8 sous

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 35 sous chacune. Petites annonces, 50 sous.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIE ET IMP... TOUS LES MERC...

Toutes communications ...ant le journal ou l'imprimerie devr... être adressées :

Le Manitoba
Publié par A. GAUVIN

42, Avenue Provencher
SAINT-BONIFACE - MANITOBA
Téléphone : 1335

LA RUHR EN 1923

Le 11 janvier devant l'Allemagne qui se dérobait aux paiements fixés par le traité de Versailles, la France et la Belgique occupaient la Ruhr. La Grande-Bretagne se contentait de demeurer neutre et de ne point susciter d'obstacles immédiats. Quelques jours plus tard, M. Bonar Law et M. Poincaré s'abouchèrent à Paris. Chacun s'avisa qu'il avait un plan spécial concernant le paiement des réparations, et, selon un mot désormais célèbre, on fut cordialement d'accord pour constater qu'on ne s'entendait pas du tout.

Ce que furent les premières étapes de la Ruhr, on peut le caractériser d'un mot: l'organisation par le docteur Cuno, chancelier du Reich, de la résistance passive, mais de fait singulièrement active. Il serait fastidieux de donner les détails de cette guerre sourde par laquelle l'Allemagne espérait, comme le proclamait il y a quelque temps, à la Commune, M. Poincaré, triompher de la ténacité française. Il fallut alors donner à l'occupation de la Ruhr ce caractère militaire que de certains côtés, on a affecté de reprocher à la France, comme si elle n'y avait pas été précisément obligée par les résistances que ses techniciens, ses cheminots, ses employés trouvaient devant eux et qui, maintes fois, firent couler le sang français et belge.

Pourtant la résistance passive devait avoir une fin, et le 26 septembre, le président du Reich, M. Ebert, obéissant aux suggestions du chancelier Stresemann, lançait une proclamation au peuple allemand pour annoncer la fin officielle de la résistance passive. Mais ce message était enveloppé de telles réticences et de telles protestations, que les gouvernements français et belges purent à juste titre, tenir la sincérité du Reich pour suspecte en la matière.

Il faut ajouter que l'attitude prise, du point de vue juridique en cette question, par Lord Curzon à Londres, était faite pour encourager Berlin dans l'opposition qu'il tenait à élever vis-à-vis l'occupation de la Ruhr. Lord Curzon, dans sa note du 10 aout qui provoqua le livre jaune français du 20 aout et le livre gris belge du 27, ne s'était-il pas appliqué à démontrer, par des arguments que M. Poincaré n'eut pas de peine d'ailleurs, dans sa réponse, de mettre à bas, que l'occupation franco-belge de la Ruhr était illégale au regard du traité de Versailles?

Quoi qu'il en soit, le Reich dut peu à peu s'avouer vaincu et retirer les fameuses ordonnances du docteur Cuno ordonnant la résistance passive.

Il y eut ensuite une période pendant laquelle il fut assez difficile d'apprécier la sincérité du gouvernement de Berlin. Celui-ci, en raison de la situation désastreuse de ses finances, refusa de financer les livraisons que les industriels westphalo-rhénans devaient faire aux alliés, au titre des réparations. Malgré tout, un premier groupe industriel, le groupe Phoenix, conclut avec la mission franco-belge des arrangements spéciaux, en vue de la reprise du travail dans le bassin. M. Stinnes, dont l'attitude avait été jusque là, plutôt louvoyante, finit à son tour par conclure, avec d'autres groupes industriels et la commission, les fameux accords Dusseldorf (23 novembre) qui permirent la reprise du travail et des livraisons sur une vaste échelle.

D'autres accords partiels complétèrent ces grands accords initiaux, et des conventions furent passées entre la régie franco-belge des chemins de fer et les autorités des chemins de fer allemands.

Aussi l'exploitation du bassin put reprendre. Elle a donné depuis des résultats avantageux et satisfaisants dont M. Poincaré, du reste, à la Chambre en a fourni les chiffres et exposé l'ensemble.

Le cabinet Stresemann qui, en aout 1923, avait succédé au cabinet Cuno, semble dès le premier jour s'être donné pour mission de régler les affaires de la Ruhr. Cependant le docteur Stresemann avait compté sans l'opposition des nationalistes du Reichtag et, manquant de fermeté pour pratiquer une politique nette, il dut remanier à deux reprises son ministère. A la fin, ayant mécontenté socialistes et nationalistes, ainsi que les populistes de droite, M. Stresemann abandonna le pouvoir fin novembre

Le 30 novembre, le docteur Marx, chef du centre catholique, lui succédait et paraissait vouloir reprendre les négociations directes avec la France et la Belgique. Il convient de rappeler à ce propos, que dès le début de l'occupation de la Ruhr les ambassadeurs allemands à Bruxelles et à Paris, avaient été rappelés à Berlin. Dès le début de décembre, une démarche de M. Von Hoesch, chargé d'affaires d'Allemagne à Paris, auprès de M. Poincaré et une autre de M. Roediger à Bruxelles, auprès de M. Jaspar, marquaient effectivement la reprise des négotiations directes

Ce n'est pas à dire que la France et la Belgique ne se soient trouvées à plusieurs reprises dans une situation difficile tant à l'égard de l'Allemagne que vis-à-vis des alliés britanniques, dont la politique ne facilita point toujours l'exercice du contrôle allié dans la Rhur. C'est ainsi que le 12 octobre, le cabinet Baldwin prit l'initiative de suggérer au gouvernement américain une sorte de conférence internationale qui aurait été chargée d'examiner les capacités de paiement de l'Allemagne. Washington accepta mais M. Poincaré fit remarquer qu'en vertu du traité de Versailles l'examen de la capacité de paiement allemande par une conférence de ce genre ne pourrait s'étendre audelà de 1930. Devant ces restrictions Washington retira son agrément et les choses en demeurèrent là.

M. Poincaré n'était pourtant point défavorable à l'idée d'une conférence qui serait une émanation de la commission des réparations. L'idée fit rapidement son chemin non sans difficultés, du reste, et l'on finit par s'entendre au sein de la Commission des réparations, sur la constitution de deux comités d'experts, dont l'un aurait pour objet d'étudier l'équilibre budgétaire allemand et la stabilisation du mark, et dont l'autre rechercherait les capitaux allemands évadés à l'étranger.

Les Etats-Unis ont fini par se rallier à ce double Comité et par y envoyer à titre privé du reste des délégués parmi lesquels le général Dawes et M. Young.

A la fin de décembre, M. Von Hoesch, à Paris, et M. Roediger, à Bruxelles, firent des démarches officielles pour essayer d'amorcer des négociations au sujet des réparations et du statut de la Rhénanie et de la Ruhr. A Paris comme à Bruxelles on leur a répondu: 1o Que la Commission des réparations demeurait l'organe officiel établi par le traité pour s'occuper de la question des réparations et 2o Que la haute commission interalliée, en Rhénanie, y conservait tout son pouvoir. 3o Que les autorités d'occupation de la Ruhr y gardaient leurs privilèges et leurs droits vis-à-vis l'administration d'ensemble et des rapports avec les autorités locales.

L'année 1923 est donc marquée, quoi qu'en dise M. Herriot, par la victoire diplomatique et économique de la Ruhr.

J. L.

MAURICE BARRES EN ORIENT

Par une coincidence des plus émouvante, les amis de Maurice Barrès ont reçu, la veille même de ses obsèques, avec une dédicace de son écriture nerveuse et fine son dernier ouvrage: Une enquête aux pays du levant.

Comme j'allai le voir et été pour lui parler d'une question à laquelle il désirait vivement intéresser l'opinion: le recrutement de nos congrégations enseignantes à l'étranger, il m'entretint longuement de ce livre qu'il était en train d'achever.

"Cette étude, me dit-il, me fatigue beaucoup par les recherches de toutes sortes auxquelles elle m'oblige."

Dans une lettre qu'il m'écrivait de Charmes, pendant des vacances il me parlait encore de son ouvrage et du travail fatiguant qu'il lui donnait.

* * *

Quel objet se proposait Maurice Barrès, lorsque, au printemps de 1914, quelques mois avant la guerre, il entreprit ce voyage en Orient?

Rien ne l'explique plus clairement que la préface à l'abbé Henri Brémond, mise en tête de son livre.

Il voulait tout d'abord étudier sur place, dans le détail, l'oeuvre admirable accomplie par nos congrégations enseignantes, se rendre compte de leur état matériel et moral. Mais à côté des congrégations françaises, les confréries de l'Islam et du vieil Orient attiraient sa curiosité.

"Je suis né pour aimer l'Asie, dit-il, au point qu'enfant je la respirais dans les fleurs d'un jardin de Lorraine et maintenant encore, la tulipe, le jasmin, le narcisse, le lilas, la jacinthe et les roses me plaisent parce qu'elles viennent de Chiraz, d'Arabie, de l'Inde, de Constantinople et de Tartarie."

Existe-t-il un mysticisme oriental? De quels éléments est-il composé? Voilà ce que Barrès voudrait savoir. Voilà ce qu'il va essayer d'éclaircir au cours de son voyage, ainsi qu'il l'avoue à son vieil ami l'abbé Brémond, qui est, lui, l'historien du mysticisme chrétien.

Les mille aspects variés de sa nature extrêmement riche, de son esprit aux multiples facettes, ne se marquent nulle part aussi bien que dans ce livre. L'homme de rêve y côtoie sans cesse l'homme d'action; le Français patriote, soucieux de maintenir et de développer le rayonnement spirituel de son pays, se retrouve à chaque instant à côté de l'artiste, uniquement épris de visions et de rêves, soucieux de découvrir sans cesse de nouvelles manières de sentir et de penser, de prolonger sa vie intellectuelle et émotive, dans l'espace aussi bien que dans le temps.

Ses préoccupations, ses curiosités, ses désirs, qui, chez tout autre, paraîtraient confus, chaotiques, contradictoires, chez lui se fondent et s'harmonisent on ne peut mieux.

Au sortir d'une école d'Assomptionnistes, de Lazaristes, où il a été reçu avec des discours et la Marsaillaise, où le député de Paris membre de la commission des affaires extérieures, a répondu par un discours, lui aussi, le voici aux sources de l'Adonis, sur les traces de Renan, qu'il a, du temps de sa jeunesse, pris grand plaisir, comme il disait lui-même, "à bâtonner lyriquement". C'est un des plus beaux chapitres de ce livre où les chapitres très beaux abondent. Après avoir avec un mélange de piété et d'ironie narquoise, qui est tout à fait dans sa manière, recueilli des souvenirs sur l'auteur de la vie de Jésus, il atteint enfin les bords de l'amphithéâtre fameux d'où le fleuve sacré s'échappe en bouillonnant.

Sur ces rives toutes remplies d'une histoire délirante, jadis foulées par les Bacchantes, un flot de sentiments et de rêves se pressent en son esprit, aussi impétueux que les eaux du torrent. Il évoque les mystères antiques, le cortège d'Adonis que, dit-il, Leconte de Lisle, Anatole France et d'Annunzio ont aimés. Adonis et les Bacchantes Anatole France et d'Annunzio, voilà certe de quoi peupler, de quoi animer cette solitude impressionnante!

* * *

Il est des lieux où l'harmonie entre le paysage et certains états d'âme se réalise en quelque sorte d'elle-même. Le génie de Barrès excelle à découvrir et à exploiter ces correspondances: Aigues-Mortes, Venise, Tolède, et, en Orient Hama, qui est, avec Fez, une des villes les plus prenantes de tout l'Islam.

J'y arrivai un soir de l'année dernière, à la nuit tombante, après une journée de grande fatigue, où je partis de Tripoli, à l'aube, j'avais visité en passant le fameux Krak des Chevaliers, la colossale et cyclopéenne bâtisse des Croisés. Le premier contact de cette ville, toute gémissante, toute bourdonnante de bruit de ses eaux, est un pur enchantement. Cachée dans un repli zigzagant de Oronte, elle semble retirée du monde, repliée sur elle-même, vivant au cours des siècles, sans aucun changement, son existence féodale et aristocratique. Nulle part le passage, où l'eau du fleuve poursuit son éternel dialogue avec le marbre des palais, n'est aussi évocateur, aussi riche de pensée et de sens. Comme on comprend qu'il ait séduit du premier coup Barrès qui, par une nuit de juin brulante, y poursuivit tout à loisir son rêve et conçut l'idée de son roman.

Quiconque a eu la double chance de visiter cette cité, d'en sentir le charme et de connaître intimement Barrès, est à même de saisir sur le vif le secret de son inspiration. Un lieu chargé d'histoire, où le présent se prolonge sans difficulté dans le passé, capable de faire vibrer, de monter à un certain diapason l'imagination et la sensibilité tout ensemble, la faculté de comprendre et celle de sentir: voilà la cadre que Barrès, donnant libre cours à ses rêves, a vite fait de peupler de créatures attachantes, filles de son esprit.

Il semble que cette échappée dans la fiction, ce voyage au pays du songe auraient du le satisfaire. Nullement. Avant son arrivée en Syrie, au cours de ses déplacements, il poursuivait, nous dit-il, sa grande idée: visiter les châteaux des Hashashins et du Vieux de la Montagne. Est-ce par simple curiosité de voyageur? Certes non. Il voulait se pencher sur quelques-unes des âmes les plus curieuses, les plus originales de l'Islam; il voulait parcourir les lieux où les fondateurs de la secte ont vécu, s'imprégner de leurs pensées, communier pleinement avec eux. Avant, après son voyage, un grand effort d'érudition puisé aux sources les meilleures; pendant le voyage lui-même la vision directe des lieux, le pouvoir d'évocation, qui anime, éclore les froids enseignements des livres, leur communique la flamme de la vie.

Ainsi va parcourant infatigablment l'Orient Maurice Barrès; et son enquête, pour donner à ce mot son sens, le plus plein, apparaît débordante de force et de rayonnement spirituel. Elle est, par la richesse, la complexité de sa formule, un fait unique et sans précédent dans l'histoire de notre littérature. Comparez-lui, par exemple, l'Itinéraire de Chateaubriand et vous verrez combien le champ de ce dernier est beaucoup plus restreint, plus rétréci.

La vision de Maurice Barrès embrasse un horizon immense. Tout s'y trouve réuni, l'histoire et la politique, l'action et le rêve, le Christianisme et l'Islam. Avec une agilité, une alacrité surprenante, son esprit se meut au milieu de tout cela. Quel que soit le sujet qu'il touche, il semble ne jamais en avoir touché d'autre tant il sait lui communiquer d'intérêt, d'émotion et de vie!

(Le Figaro) Raymond RECOULY

VOYAGE EN FRANCE

Ami lecteur qui avez fait votre tour d'Europe, avez-vous oublié Rouen dans votre itinéraire de Londres à Paris? Dans l'affirmative, c'est une faute que vous devez réparer, à votre prochain voyayge. Rouen possède trois des plus belles églises gothiques du monde: la cathédrale, Saint-Maclou et surtout Saint-Ouen, l'un des plus purs chefs-d'oeuvre de l'art français. Vous y verrez aussi la maison de Corneille, le Palais de Justice et la fameuse table de marbre où siégea l'auteur de Polyeucte. Mais il faudra surtout ne pas oublier de visiter la Tour où Ste Jeanne d'Arc, prisonnière subit la torture et la place de son martyre, au Vieux-Marché. Un homme de race française ne peut passer indifférent devant une ville qui possède de pareils souvenirs.

(A suivre en page 4)

APRES LA RESISTANCE PASSIVE

Avec quel scepticisme hostile l'occupation française de la Ruhr n'a-t-elle pas été accueillie dans certains milieux, à l'étranger.

Si la France a été dans la Ruhr disait-on, ce n'est pas, quoi qu'elle le prétende, pour y chercher des réparations que l'Allemagne ne lui donne pas de bon gré, c'est pour y rester: c'est pour s'annexer un territoire, riche entre tous: c'est par impérialisme.

On ne se contentait pas en effet — ce qui était certes, le droit de chacun, de discuter la valeur économique ou politique de l'opération, on prêtait à la France d'obscurs desseins, d'injurieuses pensées "de derrière la tête". On l'accusait de prendre à son compte une politique digne de Bismarck.

Le gouvernement français, nul ne l'ignore, a toujours protesté contre toute visée d'annexion. Il a toujours proclamé, sans équivoque, qu'il voulait les réparations auxquelles il avait droit, rien de plus. Mais ces protestations ont laissé sceptiques beaucoup de ses adversaires.

Or le ministre français des affaires étrangères vient de publier un communiqué diplomatique aux termes duquel la résistance passive dans la Ruhr pouvant être considérée comme terminée à la date du 10 décembre 1923, le caractère de l'occupation va être modifié. Il s'agit d'une part, de diminuer le contact avec les populations, et d'autre part, de prendre certaines mesures administratives et certaines mesures de grâce en faveur de personnes expulsées et condamnées.

Voilà qui témoigne de la sincérité des affirmations répétées des autorités françaises.

Certes, nul ne pourrait nier sérieusement qu'un régime d'occupation militaire ait toujours des conséquences pénibles pour une population. Aussi bien le gouvernement français s'empresse-t-il aussitôt que ses droits sont sauvegardés, d'atténuer la riguer du régime.

M. Poincaré n'hésitait pas à déclarer récemment qu'il souhaitait tout le premier que la France pût entretenir le plus rapidement possible des rapports de bon voisinage avec l'Allemagne.

Si jusqu'ici, hélas, sous les apparences d'une paix trompeuse, c'est en fait, la guerre qui continue, n'est-ce pas par la faute de cette grosse industrie allemande véritable suzeraine de l'Allemagne, imposant ses volontés aux gouvernants de Berlin eux-mêmes dont l'égoisme épais et cynique s'est si longtemps refusé aux nécessaires et légitimes réparations? La grande coupable, c'est elle. Elle porte la lourde responsabilité des souffrances présentes du peuple allemand, toujours soumis à son intolérable joug.

C'est dans la mesure où, en Allemagne, ceux qui possèdent, ceux qui continuaient de s'enrichir tandis que d'autres mouraient de faim, se résoudront à livrer un peu de leur richesse pour permettre à leur pays de faire honneur à ses engagements, c'est dans cette mesure que la tension pourra diminuer entre les deux nations, les rapports entre les peuples redevenir normaux et le monde connaître enfin les prémices de cette paix à laquelle il aspire.

La cessation réelle de la résistance passive dans la Ruhr permet d'espérer que certains, en Allemagne, ont enfin, sous la pression des événements, compris leur devoir, qui s'en détournaient obstinément jusqu'ici, les mesures décidées par le gouvernement français, d'autre part, annoncent qu'une ère nouvelle, si les promesses faites sont enfin tenues, peut-être sur le point de s'ouvrir...

Comment tous les amis de la paix ne formeraient-ils pas des voeux pour que ces espoirs ne soient pas, une fois encore, déçus?

X Y Z

DES VOIX QUI CRIENT DANS LE DESERT

Cinq années à peine après la fin de la guerre qui, à travers le monde, a semé tant de ruines, de deuils et de haines, la paix paraît, de nouveau, terriblement fragile.

Serait-ce que les hommes aiment la guerre pour elle-même, se plaisent aux oeuvres de destruction et de mort?

Evidemment non. Mais ils méconnaissent les conditions morales et religieuses de la paix véritable, de la paix chrétienne.

Les enseignements de l'église, si opportunément et si courageusement rappelés par les Papes, pendant et après la guerre, n'ont pas encore suffisamment pénétré leur esprit et leur âme.

Ils peuvent, ces enseignements se résumer en deux mots: Justice et Charité.

Un devoir de justice s'impose absolument aux auteurs des dévastations causées par le fléau: la réparation.

Un devvoir de justice s'impose abstant sauvegardée, s'impose d'autre part, à tous les anciens belligérants, vainqueurs ou vaincus: ils doivent s'efforcer de rétablir entre eux des relations de bon voisinage, paisibles, en attendant qu'elles deviennent cordiales.

Nous avons trop souffert de la mauvaise volonté manifestée par les maîtres de l'Allemagne en matière de réparations pour ne pas tenir à noter ici quelques lueurs d'espoir dans le ciel... Elles peuvent être timides encore: nous voulons les saluer avec d'autant plus de ferveur, ne serait-ce que pour tenter d'encourager leur faiblesse et leur permettre d'acquérir plus de force et d'éclat.

Le R. P. Doncoeur, un jésuite français qui a fait héroïquement son devoir pendant la guerre — il en est revenu, non seulement avec le ruban de chevalier, mais avec la rosette d'officier de la Légion d'Honneur — a effectué en Allemagne, au cours des vacances dernières, un long voyage dont il nous livre les impressions émouvantes, captivantes même, dans la Revue catholique française: Etudes.

Il a pris contact en effet avec certains milieux de la jeunesse allemande qui, en face d'une autre jeunesse, toujours prisonnière des passions du nationalisme, ne veut plus nourrir son esprit et son âme que de la forte et vivifiante moelle du christianisme.

Comment s'exprime-t-elle cette jeunesse?

Avec une généreuse hardiesse, elle veut voir la vérité, quelle qu'elle soit, et y aller avec toute son âme. Elle désavoue hautement tout ce qui, du côté allemand, a créé une volonté de guerre. Il faut dire, ajoute-t-elle, le nostra culpa devant Dieu, devant notre conscience, devant le Christ, devant l'humanité. Alors nous pourrons attendre de nos adversaires qu'ils en fassent autant.

Elle n'hésite pas à proclamer que la France est fondée à prétendre que nous (les Allemands) n'avons pas observé les clauses de la paix, et dans sa volonté de réparer, pour essayer de combler le fossé qui sépare les deux nations, elle donne de pauvres bijoux, souvenirs de famille qui lui restent, pour les régions dévastées de la France, et offre ses bras pour la reconstruction.

On devine que cette attitude ne va pas sans soulever la colère des milieux nationalistes du Reich. Mais cette jeunesse pacifiste et chrétienne reste ferme sur le roc où elle a pris position: "Nous voulons réparer, dit-elle. En langage païen, en langage humain, on dira que c'est manque de dignité allemande, don-quichottisme, folie.... Mais qui niera que ce soit du christianisme pur? C'est folie de la croix, mais qui seule sauve.

Tels sont les sentiments profondément chrétiens qui anime cette partie de la jeunesse allemande; elle du moins, elle a compris le rôle éminent que devaient jouer les forces morales et religieuses dans la construction d'une paix digne de ce nom.

Pourquoi "ces voix qui crient dans le désert" n'annonceraient-elles pas la naissance, pour lointaine, hélas.. qu'elle soit peut-être encore, d'une ère nouvelle.... Si cette jeunesse a vraiment la foi, cette foi dont un grain de senévé suffit pour soulever des montagnes tous les espoirs lui sont permis, quelque rude et longue que soit la tâche. Et la France chrétienne, terre traditionnelle des nobles causes serait la première à applaudir à ce nouveau miracle chrétien.

X Y Z

50 sous la boîte dans toutes les Pharmacies.

Si vous désirez essayer Vicks avant d'en acheter, détachez ce coupon, adressez-le à Vick Chemical Co., 334 rue Saint-Paul Ouest, Montréal, P.Q. et un paquet-échantillon vous sera expédié promptement.

TOUR DU MONDE D'UNE PIPE DE BLE-D'INDE

Le héros de Louis Boussenard dans le "Tour du monde d'un gamin de Paris" a un rival et c'est... une pipe...

Cette pipe est actuellement en route pour l'Europe après avoir traversé le continent américain 2 fois, l'Orient et l'Australie, passant de main en main, d'un tramway à une voiture de chemin de fer, d'un steamer à un autre. Elle s'est arrêtée à toutes les gares le long de la voie transcontinentale du Chemin de fer national du Canada et a fait escale dans tous les principaux ports du Pacifique. Elle complètera bientôt son tour du monde.

D'autres pipes ont peut-être voyagé aussi loin dans la poche de leur propriétaire, mais celle-ci a ceci de particulier qu'elle voyage seule. Une corde a été passée à travers son tuyau et son fourneau et on y attache les étiquettes pour donner la direction à suivre.

La pipe, une vieille pipe de blé-d'Inde, est partie de Prince-Rupert il y a environ un an. L'idée était de l'envoyer à Halifax seulement par le Chemin de fer national du Canada, mais le voyage réussit si bien, que ses propriétaires décidèrent de lui faire faire le tour du monde. On la mit donc, dès son retour, à bord d'un navire de la Marine marchande du Gouvernement et elle partit pour l'Orient accompagnée des bons voeux des employés du réseau national.

Une loi non écrite mais respectée, veut que chaque personne entre les mains de laquelle tombe la pipe, compose quelques rimes en son honneur. Déjà la vieille pipe a inspiré les 79 plus mauvais poètes de la langue anglaise et le record des mauvais vers n'est pas encore atteint parait-il.

Mais ceci est secondaire. Le principal c'est que la pipe est un excellent médium de propagande à l'étranger. Les employés du Chemin de fer national du Canada s'en servent pour annoncer leur réseau; des hommes d'affaires pour vanter leurs produits et des citoyens canadiens pour exprimer leur patriotisme. Jusqu'au service forestier fédéral qui profite de l'occasion pour mettre en garde contre les dangers des feux de forêts et leurs conséquences néfastes.

A Hong-Kong un artiste amateur attacha à la pipe une étiquette sur laquelle était dessiné un coq fumant sa pipe. Un autre, disciple de Coué, écrivit "De jour en jour, par la route du Chemin de fer national du Canada, je voyage de mieux en mieux."

Pour peu que l'on continue à

Pour peu que l'on continue à attacher à cette pipe des sentences et des mauvais vers, il faudra, quand elle sera de retour au Canada, que sir Henry Thornton lui prête un wagon à marchandise pour rentrer à Prince-Rupert. Déjà les bons souhaits et les poésies qui l'accompagnent en font un volumineux colis.

VOYAGE EN FRANCE

(Suite de la page 1)

A notre entrée à Paris où nous eumes le plaisir de retrouver Mgr Laflamme, les journaux annonçaient la célébration prochaine à Meaux du IXe anniversaire de la bataille de la Marne. Tous trois, avec cette belle unanimité qui devait présider à chacune de nos "délibérations", nous décidâmes d'y assister. Un mot à M. Dauvergne, le président du souvenir français de Meaux et l'organisateur des fêtes, qui faisait annoncer dans la presse la mise en vente des billets, pour nous réserver des places à la cathédrale, et nous pensions bien y suivre discrètement, de notre coin, perdus dans l'assistance, les cérémonies de ce grand jour. Mais ce fut une toute autre affaire, lorsque nous arriva la plus aimable des invitations de S. G. Mgr Gaillard, évêque de Meaux, et de M. Dauvergne lui-même, qui, ayant appris que nous étions canadiens-français, s'étaient empressés de nous réserver des places spéciales, pour toutes les cérémonies de la journée, voulant honorer nos compatriotes en nous honorant nous-mêmes. A la gare de Meaux, Mgr Gaillard, venu là pour recevoir Mgr Roland-Gosselin, représentant S. E. le cardinal Dubois, voulut bien nous accueillir avec la plus cordiale bienveillance et nous dire qu'il était heureux de voir le Canada représenté aux fêtes de la Marne.

Ces fêtes furent grandioses. La cité de Bossuet, comme sa cathédrale — un très beau temple — était joliment décorée aux couleurs françaises. Le soleil, qui fut de toutes nos fêtes était de celle-là; et la scène qu'il éclaira majestueusement, à l'heure où commença la messe solennelle à la cathédrale, est de celles qu'on ne peut oublier. Dans le vaste sanctuaire, orné de plantes rares et également décoré avaient pris place NN. SS. Gaillard, évêque de Meaux, Binet, évêque de Soissons, Roland-Gosselin, auxiliaire de Paris, Bléry et Laveille, vicaires généraux du diocèse de Meaux, Laflamme, curé de la Basilique de Québec, M. le chanoine Meunechet, vicaire général de Soissons, les chanoines de la cathédrale de Meaux, etc. Au-bas chœur, le ministre de la guerre, M. Maginot, beau type gaulois, grande taille, très digne, un blessé de la guerre; le maréchal Joffre, un peu vieilli et légèrement courbé sous le poids de la gloire, le grand vainqueur modeste; le maréchal d'Angleterre, lord French, qui rendra tout à l'heure au banquet, en français, un touchant hommage à son glorieux collègue de la Marne; le général Pau, le général Gouraud, le général Balfourier, l'amiral Merveileux du Vignaux, M. Lugol, maire de Meaux, M. Dauvergne, président du Souvenir Français, entouré d'un brillant état-major tout bleu horizon. Dans les nefs remplies à déborder, une assistance distinguée, attentive et qui donnera bientôt des marques de l'émotion la plus profonde lorsque le R. P. Sanson, de l'Oratoire, que nous avons eu l'avantage d'entendre au Canada, fera tomber sur la foule, des hauteurs de la chaire de Bossuet, et presqu'en face de l'Aigle planant sur l'assistance, des accents qui empoignent. Ce très beau discours, d'une haute tenue littéraire, prononcé avec force et dignité et qui se termina par une émouvante profession de foi à la royauté de Jésus-Christ sur la société et sur les peuples, fut écouté avec une religieuse attention. Cette imposante manifestation de foi et de patriotisme nous donna la plus belle et la plus réconfortante vision de la France que nous ayons jamais eu. Fasse le ciel qu'elle soit durable et féconde en résultat heureux pour le plus grand bien de l'Eglise et de notre mère-patrie. Ce fut notre humble prière à la cathédrale de Meaux.

A la suite de cette inoubliable cérémonie eut lieu dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville et sous la présidence du maire, M. Lugol, un déjeuner qui groupa autour du premier magistrat de la cité meldoise évêques, ministres, maréchaux, généraux, sénateurs, députés, et où Mgr Laflamme occupait une place d'honneur. Les principaux discours y furent prononcés par le maire (qui eut un mot particulièrement aimable pour "le très sympathique évêque du diocèse"), le ministre de la guerre, le maréchal French et l'ambassadeur du Brésil. "La France ne veut que le paiemnt de son du et sa sécurité, déclara le ministre de la guerre dans une allocution d'une haute inspiration patriotique; elle a soif de paix et de repos, et elle est prête à donner toute son aide en Allemagne au parti qui, résolument et sans arrière pensée, voudra dans ce pays rétablir l'ordre financier et envisagera pour la réaliser vraiment l'exécution des conditions du traité." A retenir aussi cet hommage du maréchal d'Angleterre, lord French, au maréchal Joffre, qui fut longuement acclamé: "La façon rapide dont M. le maréchal Joffre se rendit compte de la situation, les plans qu'il dressa en conséquence et l'exécution plus qu'habile de ces plans, avec les formidables résultats qui s'en suivirent, feront que son nom sera inscrit dans l'histoire parmi les plus grands des chefs. J'ai confiance que chaque année ne fera qu'ajouter à la gloire de M. le Maréchal." Nous nous en voudrions de ne pas citer les nobles paroles du président du banquet, M. le maire Lugol, paroles soulignées par de chaleureux applaudissements à l'adresse de Mgr Laflamme et des Canadiens-français: "C'est, j'en suis sur, au nom de tous ceux qui sont ici, que j'offre mes souhaits de bienvenue à Mgr Laflamme, archiprêtre de la cathédrale de Québec. Les liens qui attachent les Canadiens-français à leur Mère-patrie, l'empressement avec lequel ils sont venus en si grand nombre à notre secours, l'héroisme qu'ils ont déployé, font, Monseigneur, qu'ils trouveront toujours en France l'accueil le plus sympathique. Je vous demande de dire à vos compatriotes que les habitants de Meaux, réunis pour célébrer la victoire de la Marne, ont été heureux d'acclamer en vous un fils de ces anciens pionniers français qui ont jeté là bas les bases d'un empire dont l'avenir est sans limites." La "délégation" canadienne avait du se diviser pour répondre à toutes les invitations, et les deux compagnons de Mgr Laflamme furent, avec un représentant de la Pologne, les hôtes d'honneur au banquet des sociétés patriotiques, où le général Balfourier, vice-président de la Ligue des Patriotes, l'héroique commandant du 20e corps qui arrêta le flot allemand au fort de Douaumont à Verdun, salua avec éloquence les "frères du Canada". Il fallut que l'un de nous répondit à ce salut enthousiaste du glorieux soldat, les rigueurs du protocole ne nous protégeant pas ici comme à l'Hôtel-de-Ville.

Dans l'après-midi, eurent lieu les pèlerinages aux cimetières d'Etrépilly et de Meaux. A Etrépilly, se groupèrent autour du ministre de la guerre les hautes personnalités religieuses, militaires et civiles, à l'exception du général Balfourier, qui eut pour mission de présider la cérémonie commémorative au cimetière de la ville et d'y porter la parole. Cette dernière manifestation, organisé par le Comité d'Initiative de Meaux avec le concours de la Ligue des Patriotes et l'Union Nationale des Combattants, prit bientôt un caractère populaire profondément impressionnant. Précédés du héros de Douaumont, dont le panache blanc servait de point de ralliement, et d'un brilant faisceaux de drapeaux tricolores, hommes, femmes, enfants, avec une expression grave et décidée sur la figure, défilèrent au son du clairon sur la route qui mène au cimetière, sans se soucier ni de la distance, ni du soleil, alors aussi chaud qu'en un jour de juillet au Canada, ni de l'épaisse poussière soulevée en nuages sous les pas de la foule, ni de rien autre chose que d'aller porter aux morts de la guerre l'hommage reconnaissant d'un impérissable souvenir. Hommage touchant, que le général Balfourier rendit plus noble encore par sa mâle éloquence. Haissons la guerre, s'écria le vieux chef; mais soyons prêts à la faire: la sécurité de la France l'exige; c'est la leçon de nos morts glorieux.

Le soir, nous avions l'honneur d'être reçus à dîner par S. G. Mgr Gaillard, qui salua avec une exquise délicatesse ses hôtes canadiens et voulut bien les charger d'un affectueux message de sympathie pour leurs compatriotes. Mgr Laflamme se fit l'heureux interprète de ses compagnons pour offrir à Monseigneur de Meaux l'hommage ému de notre reconnaissance et pour dire à Sa Grandeur, en quelle haute estime est tenu, au Canada, le très digne clergé de la mère-patrie.

Le 9 septembre 1923 fut, en vérité, un beau jour de France.

Antonio HUOT, ptre.

NOTES LOCALES

Dimanche le 27 courant à 1 h. 30, dans la salle de l'Association d'Education aura lieu l'assemblée des Artisans Canadiens-français Succ. 462 pour l'élection des officiers.

Les Amitiés Catholiques Françaises

REVUE MENSUELLE

NUMERO DU 15 DEC. 1923

Sommaire

1. — L'Almanach catholique français pour 1924.
   S. G. Mgr Baudrillart *de l'Académie française*
3. — La Campagne qui commence
   Le Comité
4. — Un bon serviteur de la France
   Léonard Constant
   a) Un nom à inscrire sur le lycée de Mayence
   Maurice Barrès de l'Académie française
   b) A la cathédrale de Mayence.
   S. G. Mgr Rémond Aumônier et inspecteur de l'armée du Rhin
   c) A Saint-Sulpice
   Mgr Beauplan
11. — L'Ouvre littéraire et scientifique de M. le Chanoine Griselle
   M. l'abbé Delplanque professeur aux facultés catholiques de Lille.
14. — La IVe session de l'Union catholique d'études internationales
   Jacques Pacy
15. — Voyages étrangers dans la France d'autrefois
   H. de Viemes
   II) Voyageurs scandinaves et anglais au XVIIIe siècle.
19. — La vie du comité
   J. P.
23. — Un livre sur Léon Bloy
   Raoul Narsy
24. — Bibliographie